



L'ACTE DE NAISSANCE

Après la guerre franco-prussienne de 1870 et la Commune de Paris, Montmartre devient le QG d'une poignée de jeunes peintres avant-gardistes. Alors que leurs œuvres restent sous le feu des critiques et peinent à trouver leur public, ils décident de faire le coup de poing et d'exposer ensemble...

Difficile d'imaginer une bande plus bruyante et disparate que celle réunie ces soirs de l'hiver 1873 au café de La Nouvelle Athènes. Larges vitres donnant sur la rue, billards au rez-de-chaussée, tables rondes en marbre et banquettes en cuir... Depuis la guerre franco-prussienne de 1870 et l'épisode sanglant de la Commune, en 1871, ce cabaret parisien aujourd'hui disparu du N° 9 de la place Pigalle est devenu le repaire des jeunes artistes montmartrois et de leurs modèles, comédiennes affranchies, clochards célestes, ouvriers du quartier... Là, dans les volutes de fumée et les effluves de petite bière, on croise aussi bien des figures comme le journaliste Émile Zola ou le photographe Félix Tournachon, dit Nadar, que des peintres aux noms pour l'heure inconnus du grand public : Auguste Renoir, Edgar Degas, Claude Monet, Alfred Sisley, Berthe Morisot, Camille Pissarro, Édouard Manet... qui ont tous leur atelier dans ce quartier aux accents faubourgeois qui ressemble encore un peu à la campagne. Degas passe en habit, avant d'aller dîner en ville, Monet arrive à l'heure de la soupe, en blouse maculée de peinture. On y cause des tableaux en

cours bien sûr, de choix esthétiques, de lumière et de couleurs, de la nécessaire liberté de création, mais aussi de la difficulté de vivre de son art.

SOCIÉTÉ ANONYME DES ARTISTES

« En 1873, l'Empire a chuté depuis trois ans, la République a été proclamée, mais en réalité la situation n'a pas vraiment changé : l'institution conserve la main sur les expositions officielles et donc sur les commandes qui en découlent », rappellent les historiens Xavier Mauduit et Cédric Lemagnent dans *La véritable histoire des impressionnistes*. La crise économique que traverse la France aggrave le sort des artistes en marge des circuits officiels : ils peinent à trouver des acheteurs et beaucoup tirent le diable par la queue. Ces soirs-là, à La Nouvelle Athènes, les esprits s'échauffent. « Ce n'est pas tout que de peindre, il faut vendre, il faut vivre. Les marchands ne veulent pas de nous. Il nous faut pourtant exposer. Mais où ? Louer une salle ? En nous fouillant tous, c'est à peine si nous avons de quoi louer une loge au théâtre de Cluny », s'énerve Claude Monet. On relit l'appel que l'écrivain Paul Alexis, un ami d'Émile Zola, a lancé cette année-là aux artistes. Avec un vocabulaire mâtiné de lutte



Dans un café, ou L'absinthe, 1876, par Edgar Degas. Le tableau représente le café de La Nouvelle Athènes, place Pigalle, un lieu de rencontre prisé des artistes de l'époque, notamment les impressionnistes. Degas a invité ses amis, la comédienne Ellen Andrée et le peintre Marcellin Desboutin, à poser pour l'occasion.

Le café de La Nouvelle Athènes, avant 1900.

des classes, il les encourage à structurer leur colère : « La corporation artistique doit organiser sa chambre syndicale, car la gloire et la notoriété sont un capital, l'État et les marchands de tableaux, des patrons. » C'est dans ce contexte que, le 27 décembre 1873, est créée à Paris la Société anonyme coopérative des artistes-peintres, sculpteurs, graveurs et lithographes. Ses objectifs : organiser des expositions libres « sans jury ni récompenses honorifiques, où chacun des associés pourra exposer ses œuvres », mais aussi les vendre et, dans l'idéal, publier un journal qui traite d'art. Une action vaut soixante francs et les associés doivent verser chaque mois la somme de cinq francs dans la caisse sociale. Au bout de douze versements, ils reçoivent une action. Les bénéficiaires tirés des droits d'entrée aux expositions seront partagés entre les associés en proportion de leur mise. Les membres de cette association, pour la plupart trentenaires, se connaissent tous d'avant-guerre. Renoir, Monet, Sisley ont appris le dessin côte à côte à l'atelier Gleyre de la rue Vaugirard, qui préparait jusqu'en 1870 au concours d'entrée à l'École des Beaux-Arts de Paris ; aux vacances, les copains filaient en train à Chailly-en-Bière, en lisière de la forêt de Fontainebleau, peindre en plein air et retrouver leurs aînés de l'école de Barbizon : Corot, Millet, Daubigny. Cézanne et Guillaumin se sont croisés à l'Académie du père Suisse, quai des Orfèvres, qui ne faisait payer aux artistes fauchés que 10 francs or par mois sa salle, ses modèles... et ses bouillons chauds. Degas, lui, s'est formé tout seul, en voyageant en Italie et en écumant les musées, mais il s'est rapidement joint avec son ami Édouard Manet aux débats de ces jeunes avant-gardistes dans leur premier QG des Batignolles, le Café Guerbois. Monet et Pissarro ont fraternisé en exil, quand ils ont fui Paris assiégé par les troupes prussiennes, en juillet 1870, pour aller se réfugier provisoirement à Londres. Dans la capitale britannique, ils ont découvert ensemble les brumes de la Tamise, les tableaux de Turner et fait connaissance avec le marchand d'art Paul Durand-Ruel, propriétaire d'une galerie à New Bond Street... En cette année 1873, seul manque à l'appel Frédéric Bazille, tué trois ans plus tôt, à l'âge de 28 ans, sur le champ de bataille de Beaune-la-Rolande dans le Loiret. En se faisant entrepreneurs, tous ces jeunes talents



dans *La vie quotidienne au temps des impressionnistes*, leur groupe recouvre pourtant des réalités sociales bien différentes.

LES RICHES

Du côté des riches, il y a Degas, l'aristocrate. Fils de banquier, jouissant de rentes, il possède alors un petit hôtel particulier rue Blanche. Les revers de fortune de ses frères l'obligent à vendre ses biens, à adopter le pastel, plus facile que la peinture à l'huile

AUX VACANCES, LES COPAINS FILAIENT EN TRAIN, EN LISIÈRE DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

rêvent de renverser les tables, de bousculer les codes académiques... et plus prosaïquement de trouver des débouchés pour leurs œuvres. Comme le rappelle le critique d'art Jean-Paul Crespelle

pour produire rapidement et à entamer ses séries de *Danseuses*, qui séduiront les amateurs et lui permettront de sortir de la gêne passagère. Unique femme du groupe et admirée par ses pairs, Berthe Morisot,



Ci-dessus, *Boulevard des Capucines*, 1873 - 1874, par Claude Monet - Nelson-Atkins Museum, Kansas City.

Ci-contre, la façade de l'atelier du célèbre photographe du XIX^e siècle, Félix Tournachon, dit Nadar, au 35 Boulevard des Capucines à Paris, vers 1860. C'est ici qu'eut lieu, le 15 avril 1874, la première exposition des impressionnistes.

elle, a reçu une éducation artistique complète grâce à son père, conseiller à la Cour des comptes de Paris. Elle navigue dans le même milieu bourgeois que son beau-frère et confrère, Édouard Manet. Fils d'un riche drapier, qui a fait sa fortune en vendant des couvertures aux armées impériales pendant la guerre, Gustave Caillebotte le célibataire a élu domicile dans l'hôtel particulier familial de la rue Miromesnil, qui abrite aussi son atelier.

LES PAUVRES

Du côté des pauvres, il y a Renoir le débrouillard, issu d'une famille de modestes tailleurs, qui parvient à payer son loyer rue Saint-Georges en peignant des enseignes ou en « torchant » des bouquets et des petits portraits mondains pour son entourage. Il ne connaît pas la vraie misère comme ses autres compagnons : Monet le prodigue, brouillé avec sa famille, aussi prompt à gagner qu'à perdre de l'argent,

qui harcèle ses amis Manet ou Caillebotte d'appels déchirants pour qu'ils lui portent secours ; Pissarro qui court Paris dans la neige et la boue, sans même un sou pour payer l'omnibus, pour vendre ses peintures et ne réussit à faire vivre sa famille que grâce aux légumes du potager qu'il cultive avec sa femme ; Cézanne le réfractaire, né dans un milieu ouvrier à Aix, qui ne cesse les aller-retour entre Paris et la Provence. Sisley, enfin, qui depuis la ruine de sa famille pendant la guerre, se bat contre la maladie et loue un modeste atelier à la Cité des Fleurs, sur les contreforts de la Butte. « Ses peintures, dans les ventes à l'hôtel Drouot, ne dépassent alors pas 30 francs. Souvent, le pâtissier Murer, en l'invitant à déjeuner, l'empêche d'avoir faim », raconte Jean-Paul Crespelle. Mais qu'importe les souliers blessés et les poches crevées ! « La société anonyme des artistes fondée, tout est désormais en place pour organiser une exposition, la première. Personne, pas même ceux qui y présentent leurs toiles, ne peut imaginer son retentissement : la naissance de l'impressionnisme », reprend Xavier Mauduit. Le 15 avril 1874, une folle agitation règne dans les anciens salons du photographe Nadar, au 35, boulevard des Capucines, à Paris. Les œuvres de trente artistes, 165 toiles en tout, sont accrochées sur les murs tendus de velours brun-rouge. Le choix du lieu peut surprendre, car en cette fin de XIX^e siècle, l'art mineur de la photographie menace déjà de détrôner la peinture dans le cœur des bourgeois ; il est pourtant fortuit : Nadar vient de s'installer ailleurs et son ancien loyer courant encore, il a offert gracieusement son local à ses amis. « Mâts publicitaires, drapeaux, affiches... Pour attirer les visiteurs, les organisateurs n'ont pas lésiné sur les moyens, utilisant des méthodes de Barnum jusqu'alors réservées aux spectacles populaires », note l'historien d'art Laurent Manœuvre dans son essai *Quand les Impressionnistes s'exposaient*. Le prix d'entrée de l'exposition est fixé à un franc et son catalogue est composé par Edmond Renoir, le petit frère d'Auguste. Seuls ceux qui ont pu payer la souscription obligatoire de 60 francs y figurent. Manet a refusé de suivre le mouvement et préfère tenter une nouvelle fois sa chance au Salon officiel, qui ouvre ses portes deux semaines plus tard.

« Le public se presse en nombre pendant le mois d'ouverture : 3 500 entrées payantes sont enregistrées, reprend l'historien Xavier Mauduit. Pourtant, ce n'est pas l'amour de l'art ni le désir d'acheter qui motivent les visiteurs, mais plutôt la curiosité ou l'envie de se moquer ». « Escroquerie », « mystification inconvenante pour le public », « résultat d'une aliénation mentale », la presse n'est pas plus tendre avec les œuvres présentées, parmi lesquelles figurent *La Maison du Pendu* de Cézanne, *La Loge* de Renoir, *L'examen de danse* de Degas ou *Le berceau* de Morisot. À l'époque, seules quelques voix s'élèvent pour les défendre. Un



La salle de danse du moulin de la Galette, sur les pentes de Montmartre, à Paris, en 1898. Un lieu de nuit populaire prisé par les artistes.



Bal du moulin de la Galette, 1876, par Pierre-Auguste Renoir - Musée d'Orsay, Paris.

tableau en particulier retient l'attention du critique d'art du journal *Le Siècle* Jules-Antoine Castagnary, un des premiers à comprendre l'importance de la révolution en cours. La toile n'est pas de grande taille, 48 sur 63 cm. Elle a été réalisée en 1872 par Claude Monet et représente le port du Havre dans la brume bleutée du matin. Son titre, trouvé à la dernière minute : *Impression*. Dans *Le Charivari* du 25 avril 1874, le journaliste Louis Leroy est plus mordant : « *Impression, j'en étais sûr. Je me disais aussi, puisque je suis impressionné, il doit y avoir de l'impression là-dedans...* » Ce bon mot donne un nom à l'exposition et à ceux qui y exposent : les Impressionnistes. L'événement se solde pourtant par un fiasco commercial. Le 17 décembre 1874, au moment des comptes, chaque exposant est redevable de 184,50 francs pour solder les dettes de la société anonyme.

Mais les rebelles n'en démordent pas : ils veulent montrer que leur révolution esthétique n'est pas qu'une simple mode. Pour la deuxième exposition, en 1876, rue Le Peletier, chez le marchand d'art Durand-Ruel, ils sont moins de vingt. Parmi eux, un nouveau venu : Gustave Caillebotte, qui signe *Le jeune homme à la fenêtre*, aujourd'hui conservé au J. Paul Getty Museum de Los Angeles et *Les Raboteurs de parquet*, une des premières représentations du prolétariat urbain. Cette année-là, le critique d'art Louis Edmond Duranty publie *La Nouvelle peinture*, un ouvrage qui se veut le manifeste de l'impressionnisme. En 1877, la troisième exposition des impressionnistes, qui se tient une nouvelle fois chez Du-

À LIRE

Quand les Impressionnistes s'exposaient, Laurent Manoeuvre, L'Atelier contemporain, avril 2024.

La véritable histoire des Impressionnistes, Xavier Mauduit & Cédric Lemagnent, Armand Colin, 2017.

La vie quotidienne au temps des Impressionnistes, Jean-Paul Crespelle, Hachette, 1989.

À VOIR

Exposition Paris 1874, inventer l'impressionnisme, jusqu'au 24 juillet 2024 au Musée d'Orsay.

rand-Ruel, réunit des tableaux passés depuis à la postérité : *Le Bal du moulin de la Galette* de Renoir, *Le pont de l'Europe* de Caillebotte, *La gare Saint-Lazare* de Monet. Émile Zola se fend d'un compte-rendu élogieux. Que s'est-il passé en si peu de temps ? Trois ans auparavant, l'impressionnisme n'existait pas et les artistes avaient du mal à vendre leurs toiles, voire simplement à être exposés. Les voici au centre de l'attention, certains commencent même à être cotés. Cinq autres expositions vont encore suivre, dont la dernière, en 1886, doit beaucoup à la persévérance de Berthe Morisot et de son mari, Eugène Manet, qui financent l'opération pour attirer journalistes et collectionneurs. Loin de fermer la marche, elle est une étape vers la reconnaissance des impressionnistes et ouvre la voie à leurs successeurs.

Pascale Desclos

Impression, soleil levant, 1872, par Claude Monet - musée Marmottan Monet, Paris.



Soleil couchant ou levant ?

Monet l'avait d'abord baptisé *Impression*, mais c'est sous le nom *Impression, soleil levant* que le tableau qui a donné son nom à l'impressionnisme est acheté par Ernest Hoschedé pour 800 francs en mai 1874. Ruiné par de mauvaises affaires, le mécène revend la toile quatre ans plus tard pour seulement 210 francs. Lors de la vente, par la

volonté du commissaire-priseur, elle devient *Impression, soleil couchant* et est acquise par le collectionneur et médecin roumain Georges de Bellio. En 1940, quand les Allemands entrent en France, son héritière en fait don au musée Marmottan Monet à Paris, où elle tombe dans l'oubli. Il faut attendre 1965 pour que, à la faveur de travaux d'historiens de l'art,

le tableau de Monet retrouve son nom originel et revienne au centre de l'attention. En 2014, une étude scientifique réunissant historiens, astronomes et météorologues l'a confirmé : *Impression, soleil levant* a bien été peint de bon matin, le 13 novembre 1872, depuis une fenêtre de l'hôtel de l'Amirauté qui surplombait alors le port du Havre.